

« UNE MINORITÉ CATHOLIQUE » AU C.E.P.B.

Jacques MAGENDIE

Quand et comment ai-je adhéré au C.E.P.B. ? Je ne saurais le dire, mais c'est certainement lié à l'accueillante maison des Archives départementales, où je voyais la fondatrice, Mme Tucoo-Chala, se démener pour construire l'association en réunissant toute sorte de documents fournis pour la plupart par la communauté protestante, en les organisant et les mettant en valeur, et en publiant un bulletin et des brochures.

En adhérant, je rejoignais deux amis, l'abbé Aloïs de la Fourcade, curé de Saint Martin de Pau, et le dentiste en retraite Albert Sarrabère, de Nay, qui se connaissaient depuis les « Chantiers de jeunesse » en 1943. Avec ces deux amis que je retrouvais chaque lundi, au sortir des Archives, pour aller déjeuner au petit Casino de la route de Bordeaux, j'étais en bonne compagnie : celle de deux historiens et généalogistes dont je partageais, à ma modeste mesure, les curiosités. Tous deux ont milité activement au C.E.P.B., Albert Sarrabère en particulier, qui a consacré ses dernières années à établir les coordonnées des pasteurs avant la Révolution, en Béarn d'abord, et ensuite, devant le succès de l'entreprise, à d'autres régions.

C'est à la suite de ces deux amis incomparables, qui représentaient une minorité catholique au C.E.P.B., que je me suis engagé, car je partageais leur idéal œcuménique.

En 1985, j'avais participé au colloque d'Orthez « Réformes et Révolution en Béarn », merveilleusement organisé par Suzanne Tucoo-Chala dans le cadre du tricentenaire de la révocation de l'Édit de Nantes. On y rencontrait mêlés, des catholiques comme des protestants, chez les conférenciers comme chez les assistants. Ce furent pour moi deux journées merveilleuses, tout à fait œcuméniques, y compris entre les deux Églises protestantes d'Orthez qui pour une fois se rencontraient. Un beau livre, édité en 1986 par « J. et D. éditions - Églises Réformées en Béarn », a donné le texte de ces passionnantes conférences, qui m'ouvrirent un peu au monde du protestantisme béarnais.



L'abbé de La Forcade aux Archives départementales

Le nom de Magendie

Et comment ne serait-on pas porté à l'œcuménisme quand on porte le nom de « Magendie », dont on ne sait a priori si on a affaire à un catholique ou à un protestant ?

D'où parfois des malentendus. À une de mes premières assemblées générales de l'association, j'ai été pris à partie par une charmante consœur, qui m'a traité de « renégat »... Elle savait sans doute que ce nom avait été porté, au XVII^e siècle, avant la Révolution, par sept pasteurs différents, et qu'il y eut quelques « renégats » chez eux ou dans leur descendance. En particulier, Jérémie de Magendie, fils du pasteur André de Magendie de Sauveterre, auquel sa conversion valut l'anoblissement et la charge de conseiller-secrétaire du roi, puis, pour lui et sa famille quatre-vingt pages dans « l'Armorial de Béarn » de Dufau de Maluquer.

Jérémie fit construire un bel hôtel particulier à la sortie de Sauveterre, le long des remparts au-dessus du Gave, en agrandissant l'ancien presbytère de son père. Il fit graver l'inscription suivante sur le linteau de la porte principale : « Jérémie de Magendie, écuyer sec^{re} du Roy - In te speravi, Domine, non confundar in æternum - 1708 ».

Je me demande si ce verset 2 du psaume 31 « En toi j'ai mis mon espoir, Seigneur, que je ne sois pas confondu pour l'éternité » reflète l'assurance du nouveau catholique, ou bien plutôt la permanence de la profession de foi protestante, qui s'exprimait souvent par le même verset (mais en français) sur des linteaux réformés.

Les conversions forcées furent évidemment nombreuses en 1685, tout le monde ne se résigna pas à l'exil, et beaucoup choisirent de conserver leurs propriétés et de survivre sur place ; certains poursuivirent d'ailleurs leur activité religieuse protestante dans la clandestinité,

avec de grands risques pour eux et pour les pasteurs cachés.

Il semble que l'origine de ces pasteurs Magendie se trouve à Bezing, où Bertan de Magendie est recensé par Fébus en 1385. Ma propre famille - catholique - est originaire de Beuste, mais comme les archives de Beuste depuis le milieu du XVIII^e siècle sont perdues, on ne sait comment les ancêtres se comportèrent au XVI^e siècle, et d'où vient que dans cette plaine de Nay il y ait des familles appartenant aux deux confessions, aussi loin que l'on puisse remonter.

J'ai par exemple moi aussi une aïeule née à Bezing vers 1731 : Marguerite Camy, qui épousa en 1758 à Beuste (ses parents étaient aussi de Beuste, et apparemment catholiques) Pierre Casaux dit Magendie (1733 - 1797), qui passa toute sa vie à Beuste, comme déjà ses parents. Mon cousin le docteur Barthaburu, le généalogiste de la famille - il est Magendie par sa mère - pense que cette Marguerite Camy était la fille de Pierre Camy et Anne de Magendie, elle-même fille aînée (donc héritière) de Marie Magendie, héritière de la maison Magendie de Bezing et de Jean Borde de Nousty.

Toute une partie de cette famille Magendie de Bezing s'est convertie au catholicisme après la Révocation, plusieurs « abjurent l'hérésie de Calvin », d'autres resteront fidèles à leur foi et se feront inscrire avec leur famille sur les registres paroissiaux après l'Édit de Tolérance de 1787.

On comprend bien pourquoi je me suis intéressé à ces pasteurs Magendie, bien que je ne possède aucun ouvrage d'eux, ni de leurs contradicteurs. La controverse était un genre qui occupait beaucoup les théologiens des deux camps aux XVI^e et XVII^e siècles.

Il y eut ainsi une réfutation d'un ouvrage du pasteur André de Magendie, ministre de l'église de Sainte-Gladie (le grand-père de Jérémie) : « L'enfant flot-

tant ». Ce pasteur devait être très savant : c'est en latin qu'il écrivit une réfutation de Baronius... ouvrage auquel répondit le jésuite Jacques Boireau¹.

Comme j'aime bien les livres anciens, j'achète à l'occasion des recueils de sermons venus des pays du Refuge, ces sermons qu'on faisait venir clandestinement d'Angleterre, des Pays-Bas ou de Suisse, à défaut de pouvoir bénéficier des prêches dans les temples, tous détruits à partir de la Révocation.

Le plus célèbre des théologiens protestants est assurément Jacques Abbadie (1654 - 1727), pasteur originaire de Nay. C'est ce voisinage qui poussa Albert Sarraillère à aller jusqu'à Londres rechercher sa tombe... Il y parvint non sans mal, car personne là-bas ne comprenait l'anglais appris au collège Saint-Joseph avec l'abbé Dalis. Premier rayon d'œcuménisme : la religion de Jacques Abbadie semblait pouvoir réunir catholiques et protestants. On connaît l'opinion de Madame de Sévigné qui estimait fort Abbadie, elle qui se régalaient des sermons de Bourdaloue qu'elle allait écouter en voisine à l'église Saint Paul.

Les principaux ouvrages d'Abbadie : un livre de philosophie « L'art de se connaître soi-même, ou la recherche des sources de la morale » et ses deux ouvrages d'apologétique, le « Traité de la vérité de la religion chrétienne » et le « Traité de la dévotion de Jésus-Christ » furent accueillis avec un égal enthousiasme par les catholiques et les protestants, et obtinrent un grand nombre d'éditions en Angleterre, en France et en Allemagne. Il est curieux que ce succès se soit poursuivi jusqu'au XIXe siècle dans l'édition catholique : je possède une jolie édition romantique en quatre tomes de ces

trois ouvrages, qui est l'œuvre d'un abbé La Côte, théologal et vicaire général du diocèse de Dijon (Victor Lagier, Dijon, 1826). Celui-ci c'est permis quand même - il fallait bien trouver quelques vétilles chez un auteur protestant - « quelques notes à la fin des pages [...] pour servir d'éclaircissement ou rectifier quelques textes ou affirmations de l'auteur. » En fait, ces notes sont rarissimes, et très respectueuses (par exemple, p. 416 du tome 2, sur le sujet délicat de la prédestination des Saints, il essaie de prolonger la réflexion d'Abbadie à partir de Saint Paul et Saint Augustin.)

Si les protestants de l'époque du Désert recherchaient des enseignements venus de leurs pasteurs exilés dans les pays du Refuge, ils avaient encore plus besoin de la Bible elle-même, et beaucoup de Bibles genevoises ont survécu aux aléas de l'histoire, en dépit de l'amputation systématique des pages qui auraient signalé leur origine. Dans ma Bible d'Henri Estienne de 1565 par exemple, on avait arraché et caché la page de titre et les premières pages, qu'on a recollées quand on a relié plus tard l'ouvrage. (Les possesseurs avaient quand même été imprudents : ils avaient laissé subsister après la table des matières trois pages intitulées « *Jean Calvin aux lecteurs* », suivies d'un « *Traité de M. Jean Calvin par lequel il montre que Jésus-Christ est le but et la loi, et que tout notre salut gist en luy* »).

Cette Bible d'Henri Estienne est une de celles que j'ai eu l'occasion d'exposer le 12 février 2004 à la Bibliothèque municipale de Pau, pour compléter ce que pouvait présenter la BM elle-même à partir des trésors confisqués à la Révolution aux établissements religieux de Pau et de Lescar (Jésuites, Capucins, Barnabites). La directrice de la Bibliothèque, Christiane Abbadie-Clerc, avait sollicité aussi la collaboration du C.E.P.B. et de la Bibliothèque de Culture religieuse (catholique) dirigée par Mme de Richécour. Le C.E.P.B. était représenté par MM. Chareyre et Darrigrand.

1 Voir sur le livre de raison du pasteur André Magendie l'article de Philippe Chareyre dans le Bulletin du C.E.P.B. n° 53 de juin 2013.



Un des livres les plus intéressants de ma collection est une Bible catholique du XVI^e siècle, à usage protestant, celle de René de Benoît, dite Bible de Louvain ; mon édition est celle de Barthélémy Ancelin, en 1609. Les protestants ont beaucoup apprécié cette Bible, la seule Bible catholique de l'époque traduite sur les originaux (et non sur la Vulgate comme celle de Lefèvre d'Étaples).

C'était la Bible du grand peintre Eugène Devéria dont il fit cadeau au premier pasteur Cadier, et que ses descendants viennent d'offrir au musée Jeanne d'Albret d'Orthez. Cette édition de 1621, de Benoist corrigé par le chanoine Euzon, pénitencier de l'église de Reims, se prétend abusivement traduite de la Vulgate sixto-clémentine, ce qui était obligatoire pour obtenir le privilège. Il en existe cinq exemplaires dans les bibliothèques nationales.

L'architecte de l'église Saint Martin, M. Émile Boeswillwald, qui était luthérien, possédait l'originale de 1566, éditée chez Nicolas Chesneau à Paris. C'est une édition rare, il n'en existe que deux exemplaires dans les bibliothèques parisiennes, un à la BNF, l'autre à la Société biblique de Paris, offerte par le Baron Fernand de Schickler, président de la Société biblique, en 1893.

J'ai depuis trouvé à Emmaüs une des dernières éditions de cette Bible de Benoist, éditée en 1707 à Rouen chez Jean-Baptiste Besongne. C'est une édition provinciale, sur mauvais papier et vilaine typographie. Il est curieux que des lecteurs du XVIII^e siècle aient souhaité posséder

une version aussi archaïque, d'un français aussi barbare que celui des éditions genevoises du XVI^e, dont Benoist s'était d'ailleurs largement inspiré, ce qui avait justifié la condamnation de la Sorbonne.

Sans doute tous ces possesseurs protestants savaient-ils que cette Bible catholique refusée par les siens devait beaucoup aux Bibles protestantes de même époque.

Mon exemplaire de la Bible de Benoist de 1609 a subi le curieux traitement que les protestants de l'époque du Désert imposaient à leurs livres de piété : ils en cassaient le dos, pour que les plats du livre se trouvent à l'horizontale, à 180°, reposant par exemple sur une table sans qu'on doive le tenir à la main.

Je possède une édition du Nouveau Testament du Père Amelotte, que Louis XIV distribuait aux « nouveaux convertis » qui a subi le même sort. J'ai trouvé cette ruine à Emmaüs, en très mauvais état, mais complet. J'ai entendu parler au C.E.P.B. d'un catholique qui s'était converti au protestantisme après avoir lu le « Nouveau Testament » d'Amelotte. On le comprend un peu, car les catholiques étaient privés d'une édition courante du Nouveau Testament, et ce lecteur avait cru qu'il s'agissait d'une exclusivité protestante. De plus la traduction du P. Amelotte, qui a le défaut d'être faite sur la Vulgate, est agréable à lire, du même bon français que la Bible de Port-Royal, celle de Lemaître de Sacy. Elles sont beaucoup plus coulantes que les versions protestantes de David Martin (1707) et d'Ostervald (1720) pourtant postérieures. Jean Rodolphe d'Ostervald (1663 - 1747) le fils du traducteur de la Bible, pasteur à l'église française de Bâle, nous a laissé un gros recueil de « *Prières pour tous les jours de la semaine, pour les principales fêtes de l'année, et sur les différens sujets intéressans* » (544 pages) : « *La nourriture de l'âme* », édité à Neuchâtel en 1774. Cet ouvrage a eu le dos cassé comme mes Bibles de Benoist et d'Amelotte, il repose à plat pour la lecture, c'est bien le signe à mes yeux que c'est proprement une manière protestante

d'utiliser les livres de prières, sans avoir besoin de tenir le livre à la main. Je trouve particulièrement touchante la prière LI « Prière pour les fidèles privés de la liberté d'exercer publiquement leur religion, et qui sont assemblés dans des maisons particulières, pour faire de bonnes lectures, et pour offrir ensemble des prières ».

La Réforme à Lescar

Je ne vais pas retracer les étapes de la « guerre de religion » cruelle sous Jeanne d'Albret, où notre Reine dut reconquérir son État contre les catholiques révoltés. Le chef de ceux-ci, Terride, fut battu par le capitaine protestant Montgomery et Lescar fut pour celui-ci une cible de choix, puisque c'était le siège de l'évêché.

Les soldats de Montgomery, arrivant à Lescar, commencèrent par incendier l'église de la Basse -Ville, Saint Julien (il n'en reste qu'un pan de mur-clocher, au bas de l'église reconstruite), puis montèrent vers la cathédrale. Ils la mirent à sac, après avoir pendu à l'orme deux chanoines pas assez lestes pour s'échapper. Ils violèrent la tombe de l'évêque fondateur, mort en 1141, Guy de Lons, et jetèrent sa pierre tombale à la voirie. La cathédrale devint temple durant les 47 ans de domination protestante, et c'est un édifice à moitié détruit qui fut rendu à l'évêque, Mgr Jean de Salettes, en 1610. Les réformés n'avaient pas entretenu la toiture, et les voûtes du transept et de la première travée de la nef étaient effondrées. On croyait jusqu'ici que cette magnifique voûte romane était du XII^e siècle.¹ Les historiens actuels comme le professeur Lacoste, se demandent si l'ensemble des voûtes ne serait pas de la Contre-Réforme.

La Contre-Réforme

Jean de Salettes, ancien protestant, parent d'Arnaud, le traducteur des « Psaumes » en béarnais, cher à Robert

Darrigrand, devint chanoine de Lescar, puis évêque, de 1609 à 1628. Il récupéra la pierre tombale de son prédécesseur Guy de Lons, et l'inséra au bas d'une grande inscription gravée, actuellement à côté du portail sud, qui s'en prend aux protestants : « Si on ne reconnaît pas sa place dans la cathédrale, il faut l'attribuer à la malice des hommes et non à l'injure du temps. Ceux qui souhaitaient qu'il n'eut jamais vécu, s'étaient servi de ce cippe, il y a cinquante ans, contre les lois de la justice et de la bienséance, pour soutenir le tertre du pied de l'ormeau ».

J'ai montré cette inscription, il y a quelques années, à Robert Darrigrand, accompagné de deux visiteurs, présidents étrangers de sociétés d'« amis de Pierre Viret », le grand théologien réformé, ami de Calvin. Viret faisait partie du remarquable corps professoral de l'Université protestante,² qui siégeait au « cloître » qui jouxtait le mur sud de la cathédrale, cloître disparu dont on ne retrouve quasi pas de traces géographiques. Aux amis de Pierre Viret qui cherchaient des reliefs de la présence protestante, je n'ai pu montrer que l'inscription accusatrice de l'évêque de la Contre-Réforme.

Martin Luther 1519

Le Pape François ³ a décidé de célébrer avec les Protestants le 500^e anniversaire de la Réforme – symbolisé par l'affichage de 95 thèses par Luther à la porte de l'église de Wittenberg, ce qui a surpris beaucoup de catholiques et scandalisé les intégristes lefébristes, qui en étaient restés aux condamnations des siècles passés.

2 Pour l'histoire complexe de cette « Université protestante du Béarn », qui se déplaça plusieurs fois de Lescar à Orthez, et retour, on peut consulter le vieil ouvrage d'Adrien Planté, l'ancien maire d'Orthez, imprimé chez Léon Ribaut à Pau en 1886 « L'Université protestante du Béarn », 149 pages. La page 118 est consacrée à Pierre Viret.

3 Le pape argentin, à ma connaissance, a eu toujours de bons rapports avec les protestants de son pays. Si on en croit le père Daniel-Ange, un des leaders du mouvement charismatique catholique, le cardinal Bergoglio aurait reçu à Buenos-Aires « l'effusion de l'Esprit » des mains d'un pasteur pentecôtiste...

1 « La cathédrale de Lescar », de F. C. Legrand – *Revue des Amis des Églises Anciennes du Béarn* – N° 4 mai 1970.

Nous avons anticipé cet évènement à l'« Association des Vieilles Pierres de Lescar », en incluant dans une exposition sur « Les livres lescariens » quelques-uns des livres des Barnabites, gracieusement prêtés par l'Agglo usine des tramways. Ces Barnabites étaient des religieux italiens, appelés par Henri IV pour éduquer les jeunes gens, en enlevant de leur esprit tout ce qui pouvait relever de « l'hérésie de Calvin ». C'est Mgr de Salettes, l'évêque réformateur, qui les avait installés et leur avait laissé sa bibliothèque (de controversiste). Il n'est pas étonnant qu'on trouve dans cette bibliothèque beaucoup de livres concernant les origines de la Réforme.

Le plus ancien ouvrage exposé était le best-seller des incunables : « *Fasciculus temporum* » de 1481. Cette histoire de l'Église était illustrée de gravures sur bois, et les seuls personnages représentés étaient François et Dominique, les deux grands réformateurs du XIII^e siècle. Peut-être faut-il y voir une invitation à une nécessaire réforme pour l'époque...

Mgr de Salettes possédait dans sa bibliothèque le fameux « *Novum Instrumentum* » d'Érasme de 1516, version latine nouvelle appelée à remplacer le « *Novum Testamentum* » de la Vulgate (cette version eut tellement de succès que Luther lui-même l'utilisa pour sa traduction de la Bible en allemand).

Nous exposons deux ouvrages de Luther de 1519, une « *Disputatio* » avec le dominicain Jean Eck, un de ses principaux adversaires, et un « *Sermo de triplici justicia* », supplique très respectueuse de « *Maître Martin Luther, ermite augustin, docteur et lecteur de la Sainte Théologie* » au Pape Léon X, une sorte d'appel « du Pape mal informé au Pape mieux informé ». Luther ne sera excommunié que l'année suivante, en 1520, par la bulle « *Exsurge* ».

L'ouvrage présenté est un recueil composite de divers brochures, toutes imprimées en 1519 ; il y en a aussi de Mélancton, mais le futur réformateur y traite de littérature, c'était d'abord un humaniste...

Les lescariens actuels s'étaient associés à ces ouvrages précieux des premières décades du XVI^e siècle en prêtant quelques livres de même époque et de même sensibilité, des ouvrages d'Érasme et de Lefèvre d'Étaples (ce dernier, imprimé par Henri Estienne, le premier de la dynastie).



Jacques Magendie et l'abbé de La Forcade

J'espère, puisque le Pape François accepte de s'associer à la célébration du 500^e anniversaire de la Réforme, que ces fêtes seront l'occasion de réveiller un peu le désir d'œcuménisme entre catholiques et protestants, désir quelque peu endormi. Où sont les « intercommunions » des années 70, où prêtres et pasteurs s'associaient dans la célébration eucharistique ? J'y avais participé aux États-Unis, en Arménie et aussi à Paris.

J'ai assisté dernièrement, dans la belle église de Nay aux funérailles œcuméniques d'une amie dont le mari était protestant. Le pasteur de Pau fut invité à faire l'homélie - qui fut très brillante - mais il ne s'associa aucunement au reste de la célébration, totalement étranger à la liturgie de la messe. C'est déjà un premier pas, que le pasteur assure le sermon au cours des messes, et révolutionnaire, mais il est permis de souhaiter qu'on aille plus loin, ne serait-ce que pour effacer le souvenir des guerres, puis des querelles fratricides des siècles passés.